

LA "LIBÉRATION" DES FEMMES :

DE L'ORDINAIRE A L'IMPORTANCE

par

Ariane GRANSAC

Les luttes des femmes étant actuellement dans une phase de « refroidissement », il me semble que le temps d'une réflexion approfondie et d'un bilan sérieux s'impose (pour essayer de tirer un « enseignement » tant du *positif* que du *négatif* de cette dernière décennie), et qu'il faut même démythifier l'Idée de la Femme et de sa « situation » dans notre société.

Je ne prétends pas faire ici un tel bilan, ni même une analyse approfondie, qui demanderait beaucoup de travail et d'efforts, en plus je crois que cela doit être fait par l'ensemble des personnes qui se sentent concernées, avec l'apport de chacun et de chacune.

C'est donc dans le cadre d'une réflexion plus limitée que je voudrais mettre l'accent sur un point qui, me semble-t-il, a conditionné négativement le développement du « féminisme ». Je me réfère à la revendication féministe fondamentale de notre temps : celle du droit pour les femmes à avoir la même importance que l'homme dans le système social, qui semble viser l'Égalité, mais qui dans la réalité de la société actuelle les fait entrer dans le système de valeurs réservé jusque là aux hommes. Revendiquer l'égalité dans un système basé sur l'inégalité et la hiérarchie est paradoxal ; car dans ce cas-là, même si la lutte pour « l'égalité des sexes » peut paraître juste, elle se traduit par l'acceptation de la différence de classes sociales et va même jusqu'au renforcement du système avec la revendication du droit pour les femmes à une place d'importance dans la hiérarchie.

Or, en présentant ce mode de valorisation comme étant un « progrès », dans le sens de l'égalisation et de la libération, le Mouvement féministe a contribué, consciemment ou inconsciemment, à donner une motivation supplémentaire aux femmes pour s'intégrer au système de valeurs dominant et légitimer le Pouvoir des Uns et des Unes sur les autres.

Précisément, en ce qui concerne la « libération des femmes », c'est cette insistance à revendiquer le droit à la même importance que l'homme qui m'a fait prendre conscience de la contradiction implicite dans le fait de présenter — y compris par les mouvements féministes les plus radicaux — le processus de valorisation comme une libération. Car il me semble évident que cette contradiction est la même que celle dans laquelle tombent tous les mouvements politiques qui veulent arriver à mettre fin à la domination de l'homme par l'homme en passant, avant, par le renforcement de cette domination par le pouvoir d'Etat. Même si certains affirment vouloir le faire déperir par la suite... jusqu'à sa disparition définitive. Surtout quand l'expérience historique récente a prouvé que cette illusion est une grossière erreur et la pire des utopies...

Il me paraît donc nécessaire de s'interroger sur « la fin et les moyens » d'une telle démarche. A mon avis, il est fondamental d'analyser l'articulation des rouages qui nous permettent de la vivre sans esprit critique et comme un « progrès », car cela nous permettrait de comprendre la nature et la *temporalité* de la contradiction qui traverse et conditionne tous les mouvements de « libération » qui ne sont pas l'expression d'une remise en question radicale des structures générales de la domination.

En ce sens, le phénomène du « féminisme » (comme mouvement de libération) est exemplaire. En effet, en posant le problème de la domination « mâle », tant dans le domaine public que dans le domaine privé, il a touché la racine même du Pouvoir, mais par des glissements sémantiques — volontaires ou involontaires — les mesures proposées (ou exigées) ont contribué à la reconnaissance et non à l'annihilation dudit Pouvoir. C'est-à-dire : que tout en dénonçant une inégalité de valeurs l'on demande à « valoir » plus, selon une valorisation imposée par le système, et donc à participer au Pouvoir (d'où la fameuse revendication : à travail égal, salaire égal).

Même chez les Femmes libertaires, anarchistes, bien que l'on ne cesse d'affirmer qu'« il s'agit d'arriver à une société libre pour tous selon le projet libertaire » et que « notre but final n'est pas

seulement la femme mais la personne, d'un point de vue global, indépendamment de son sexe ou comportement sexuel », la contradiction entre « valorisation » et « libération » est présente dans de nombreux textes de revendications ponctuelles, dans les rapports conflictifs avec les compagnons, face au problème du « machisme » et de la discrimination des femmes à l'intérieur du Mouvement.

Le Féminisme, en soulignant la « double exploitation » dont la femme est victime quand elle devient salariée, a contribué à la diffusion de l'idée que la « libération de la femme » résidait dans une large mesure dans le rejet de son cantonnement dans l'ordinaire domestique « imposé par les femmes ». Mais il me semble qu'il faudrait étudier les causes de ce rejet pour entrevoir, sinon saisir, ce vers quoi nous sommes acheminées... avant de parler de Libération.

Les femmes, qui étaient les organisatrices de la consommation familiale, les agents uniques qui garantissaient la reproduction quotidienne de la famille et de la force de travail, sont peu à peu sorties de ce rôle, participant aux diverses activités économiques et s'insérant dans le processus de reproduction de valeurs d'échange. Ainsi, au fur et à mesure que la femme s'incorporait aux processus mercantiles, s'est développée peu à peu une tendance à séparer l'activité productive de l'activité domestique. Plus il y a eu mercantilisation, plus il y a eu séparation des rôles domestiques et de reproduction de valeurs d'échange, et, en conséquence, dévalorisation de la femme. Mais, même si la femme a réussi par son travail à « conquérir » un espace social là où elle était totalement exclue, cette transformation sociologique, où la femme et la reproduction de marchandises sont les principaux protagonistes, reflète un processus social de changement capitaliste. En effet, en transformant une de ses cellules de base, la famille, qui, en plus de ses rôles traditionnels est une unité productive à travers le travail de la femme, le capitalisme agit pour son propre développement (1). De cette manière, la famille devient une unité de reproduction sociale du système économique où la femme a une accumulation excessive de travail, renforçant l'idée de la *femme victime*, la

(1) Voir l'étude de Rosario Leon : « Minera, Campesina y comerciante : tres dimensiones de participacion de la mujer en Cochabamba ». Bolivie. CERES, juin 1984.

femme victime de l'homme, qui a marqué profondément l'imaginaire social depuis des siècles.

En effet, les femmes étant présentées comme victimes, l'attitude protectionniste des hommes en est renforcée puisque, dans la mesure où la femme se révolte pour dénoncer l'injustice que représente sa situation par rapport aux hommes, elle peut se faire entendre, mais elle consolide la position dominante de ceux-ci. Cette confusion a prévalu tout au long des luttes féministes. La notion de la femme victime empêche ainsi une véritable prise de conscience, car si « la femme est ce que l'homme a voulu qu'elle soit, cette dépendance et cette infériorité lui enlèvent la responsabilité de ses limitations » (2).

Pendant longtemps la femme est restée dans une attitude d'acceptation passive qui s'est traduite par un conformisme extérieur et intérieur, faisant d'elle le pilier de la pérennité du système et par là même de sa condition. Mais curieusement, le « déclin de la production domestique » (3) a amené les femmes à s'interroger — et non pas inversement — sur leur rôle à l'intérieur de cette sphère domestique et en corollaire sur leur place à l'extérieur.

D'une certaine manière, la femme a accepté sa subordination tant qu'elle l'a vécue dans un rôle *vital*, essentiel. Sa fonction dans la famille étant primordiale, sa subordination lui donnait un pouvoir dans la sphère domestique : elle avait l'autorité du rôle — autorité qu'elle n'avait même pas à réclamer, elle allait de soi.

En effet, cette place réservée allait de soi pour les femmes. Il suffisait de se montrer apte à l'occuper. La valorisation consistait à être dans la « norme » et à se montrer capable de remplir sa fonction. Cette fonction étant à la portée de toutes les femmes, de n'importe quelle femme. Mais avec l'évolution de la société il y a eu un changement dans la division du travail à l'intérieur de la famille et le rôle des femmes s'est trouvé dévalorisé puisqu'il n'était plus nécessaire, vital, d'avoir une personne formée et consacrée toute sa vie à cette fonction. De là est donc apparu un sentiment de perte d'identité, de non reconnaissance, de vide (comparable, peut-être, à la situation des ouvriers au moment où les machines les remplacèrent dans la production...).

(2) Emilia Pardo Bazan.

(3) Nicole Laurin-Frenette.

De plus, les femmes étant obligées de passer d'une sphère à l'autre, de s'adapter à la vie extra-domestique, cela impliquait un questionnement nouveau pour elles : pour quel rôle ? pour quelle place ?

Dans la sphère domestique où elle était cantonnée, la femme existait et n'avait pas à avoir recours à une valorisation spécifique du Moi (en tant qu'être unique-différent, distinct des autres). Au contraire, elle n'était pas obligée de prouver qu'elle valait les autres, seulement qu'elle était dans la norme, car elle se définissait *par* sa fonction, qui servait l'intérêt de l'ensemble. Or comme dans la sphère extra-domestique cette valorisation est en général celle des subordonnés, la majorité des femmes se trouvent donc cantonnées dans des places non importantes. Elles restent subordonnées comme dans la sphère domestique, mais sans la compensation de remplir un rôle vital et, par conséquent, sans « autorité ».

En outre, comme « l'intégration se fait lentement », les femmes ont le temps de s'adapter, car « selon les lois de l'économie psychique, une fois une habitude acquise, d'autres modes de comportement ne se constituent que si l'individu est convaincu qu'ils sont de beaucoup supérieurs aux anciens, ou que c'est la seule forme d'adaptation possible » (4).

De ce point de vue, le mouvement féministe a contribué, consciemment ou inconsciemment, à motiver les femmes pour s'intégrer au système de valeurs dominant, et cela a amené les féministes à revendiquer l'accès des femmes aux rôles de direction (c'est-à-dire : les rôles dits importants). Mais pour cela elles doivent entrer dans un processus de valorisation individuelle d'elles-mêmes, de leur unicité, et nécessairement dans le système de valeurs réservé jusque là aux hommes (5).

Je suis convaincue qu'il serait intéressant d'étudier ce qui distingue la valorisation des femmes de la valorisation des hommes d'après l'évolution du système social. Il me semble qu'en partant de la situation actuelle des femmes l'on pourrait peut-être comprendre certains rouages qui conditionnent notre

(4) Bruno Bettelheim.

(5) Evidemment, dans la sphère extra-domestique, la majorité des hommes est également subordonnée, mais ils avaient jusqu'à présent une compensation avec leur influence, leur importance dans la sphère domestique, en tant que « chefs de famille ». Compensation qui tend à disparaître avec l'évolution actuelle de la société. Mais l'étude de ce problème n'est pas ici le sujet.

comportement. En effet, si la femme a changé de rôle, sa mentalité n'est pas encore adaptée, elle a gardé un système de valorisation en fonction de l'ensemble ou plutôt lié à la survie du groupe des sociétés d'avant l'Etat. Cette mentalité, que l'on pourrait qualifier d' « archaïque », est en train de se modifier ou de disparaître sous nos yeux, puisque, sauf quelques « privilégiées », les femmes se retrouvent aujourd'hui subordonnées et sans rôle vital, tant à l'intérieur de la sphère domestique qu'à l'extérieur. D'où la frustration...

La recherche de l'importance pour retrouver une valeur est aussi la recherche d'un pouvoir pour être reconnue. L'affirmation du Moi, de l'Une dans un intérêt personnel mène donc au renforcement de la Norme et par conséquent de l'Etat. Car, du moment où l'on décida « de dire de Moi, comme de Dieu, que J'EXISTE, se constitua, au lieu de l'âme, cette forme plus parfaite et apparemment définie de la Personne et de la Foi en Moi-Même qui arriva à s'appeler le Moi, faisant nom substantif du pronom, d'insubstantif qu'il était. Or, à cette institution de Moi-Même correspond point par point l'institution de l'Etat proprement dit de l'Age Moderne » (6). Les revendications féministes sont en ce point significatives : tant dans la découverte et l'affirmation de « Mon Corps », « Mon droit à choisir le moment d'enfanter », etc., que dans la revendication de remplir des rôles importants, et surtout de commandement (confondant avec une ambiguïté significative « intéressant » et « important » (7).

Le sens réel de cette démarche est donc bien, comme pour les hommes, la recherche d'un pouvoir sur les autres (femmes ou hommes) et non de chercher la libération et l'épanouissement du « deuxième sexe » en ayant des activités fondamentales, essentielles pour la vie des êtres humains (tous) à travers des rapports libres.

(6) Agustin Garcia Calvo, in « *Que es el estado* ».

(7) Voir Simone de Beauvoir dans ses « derniers entretiens » avec Alice Schwarzer, où elle dit entre autres, en parlant de la situation en France : « (les femmes) sont secrétaires et non chefs d'entreprise, infirmières plus souvent que médecins. Les carrières les plus intéressantes leur sont pratiquement interdites (...) » p. 28, et à la page 29, en parlant de l'URSS : « Elles (les femmes) exercent surtout les professions les moins cotées. En URSS, presque tous les médecins sont des femmes (...). On cantonne les femmes dans la médecine, dans l'enseignement ; les carrières plus importantes, comme les sciences, les métiers d'ingénieurs, etc., leur sont beaucoup moins accessibles... »

N'est-il pas dangereux de présenter cette démarche comme « libératrice » ? Ne doit-on pas au contraire, en tant que personnes se voulant libertaires, anti-autoritaires, pour l'anarchie, etc., la dénoncer en faisant une étude approfondie de ce processus d'intégration et en recherchant une autre manière d' « exister » qui pourrait, dans cette période de transformation sociale et du fait de cette situation particulière des femmes, désorienter, contrecarrer, l'intérêt du système de domination ? Car cette « illusion » de libération renforce le système : d'abord parce que sans « illusion de liberté » il n'y a pas d'acceptation possible de la Norme, et ensuite le caractère tout à fait fallacieux de la démarche qualifiée de libératrice n'annonce que des lendemains meilleurs à l'Ordre établi. En effet, si c'est la valorisation à travers le pouvoir qui égalise les sexes, cette égalisation ne peut déboucher que sur une intégration plus complète des femmes dans le système de domination de l'homme/femme par l'homme/femme...

D'autre part, il me semble que la situation particulière des femmes aujourd'hui — période de transition pour un « changement » de fonction à l'intérieur du système — met en évidence les barreaux qui nous emprisonnent, cet enchevêtrement de gestes et de mots que l'on croit inventer alors qu'ils nous ligotent ; comme l'idée de la Femme, qui est en elle-même porteuse de toutes les connotations idéologiques qui fondent et légitiment sa spécificité biologique mais aussi sa spécificité sociale et culturelle à l'intérieur de la société autoritaire.

Je crois que c'est dans cette prise de conscience « que réside peut-être le seul espoir de désarticuler et démolir » les desseins du système.